TEMPERATURE

Du 26 novembre 1901.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 131 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	52	11
Midi.....	60	16
3 P. M.....	62	17
5 P. M.....	63	17

LES CUBAINS

—A LA—

MAISON BLANCHE

C'est une terrible chose que le Trust; il encrce un pouvoir à peu près illimité, parce que ce pouvoir ne s'arrête que là où les capitaux commencent à faire défaut—ce qui ne lui arrive jamais, attendu que toute son habileté, toute sa force consistent à les ramasser à droite, à gauche, au Nord, au Sud, à les combiner savamment, à les fondre ensemble, de façon à en décupler, à en centupler la puissance par l'accumulation. Il ne connaît pas d'obstacle, parce que tous les moyens, justes ou injustes, lui sont également bons.

Il ne connaît pas de frontières parce qu'il prend sans hésiter de toutes mains et que l'argent n'a pas de patrie. Il est protéiforme comme multicolore et il a au plus haut degré le don d'ubiquité. Vous le croyiez à votre droite, c'est à gauche qu'il vous attaque et, s'il semble disparaître un instant, ce n'est que pour revenir à la charge avec plus de persistance qu'auparavant.

Il ne date pas d'hier et voilà un bon demi-siècle qu'il sévit dans les deux mondes, surtout en Amérique; mais c'est depuis trois ou quatre ans qu'il exerce son despotisme à outrance. Il s'est passé depuis lors des événements un peu inattendus qui ont singulièrement aiguillonné ses convoitises.

Il lui est tombé sous la main une île considérable qui produit, avec une abondance sans égale et à des prix qui défient toutes les concurrences, la plus précieuse des matières alimentaires, le sucre. Il veut s'emparer à tout prix de cette industrie qui doit lui procurer d'incalculables richesses.

Une seule chose fait obstacle à ses desseins: Cuba est ou va devenir indépendante, ce qui signifie l'établissement d'une ligne douanière entr'elle et les Etats-Unis. Cette ligne frontière, il faut qu'il l'abatte, qu'il la fasse disparaître. Malheureusement l'Union a pris des engagements avec la Perle des Antilles et le gouvernement de Washington n'ose pas violer sa parole.

Que faire alors? Le Trust, qui n'est jamais à court d'expédients, demande d'abord lui-même, fait demander par d'autres ensuite l'abaissement des droits entre les deux pays.

Comme Washington a l'air de faire la sourde oreille, attendu que cet abaissement des droits nuirait, d'abord au trésor, puis à certains Etats du Sud et de l'Ouest, il fait jouer une autre batterie. Ce n'est plus lui—trust—qui réclame le nivellement des frontières, c'est Cuba elle-même. Nous ne serions pas étonnés de voir, un de ces jours, des députations de Cubains affluer à Washington et y demander l'annexion de leur île aux Etats-Unis. Cela peut sembler bien invraisemblable, de la part de gens qui se sont battus cinquante ans pour conquérir leur indépendance.

Mais ces petites considérations ont bien peu de valeur aux yeux des spéculateurs du Nord. Il leur faut disposer à leur façon des produits de l'industrie sucrière et il est plus que probable qu'ils y réussiront. Ils viennent de tenter près du Président une démarche qui n'a pas eu grande réussite. Croit-on qu'ils se tiennent pour battus? non, certes, ils ont d'autres cordes à leur arc et ils les feront jouer, au Sénat. Attendons-nous à de vifs débats au Congrès, à propos de l'annexion et de l'abaissement des droits sur les sucres cubains.

Gens vivant plus d'un siècle.

Un savant anglais s'est amusé à dresser le relevé officiel et complet de tous les gens vivant plus d'un siècle, dans les divers pays d'Europe.

L'Allemagne arrive bonne première et compte 718 centenaires; la petite Serbie est seconde avec 575 centenaires; l'Espagne troisième avec 401; la France quatrième 213. Ensuite viennent dans l'ordre l'Angleterre avec 146, la Norvège avec 23, la Suède avec 10 et la Belgique avec 5.

Enfin, signalons, toujours d'après la même autorité, que le plus vieux centenaire du monde est un nommé Bruno Codrim, vivant actuellement à Rio de Janeiro et âgé de cent cinquante ans.

UNE HISTOIRE

Racontée par Alphonse Karr.

Peut-être se souvient-on de l'histoire d'un jeune homme triste. (C'est Alphonse Karr, sauf erreur, qui la raconte), lequel, résolu au suicide, voulut faire ou vers ses adieux à la vie. Il s'assit à sa table et écrivit:

Du cœur le plus vaillant, l'adversité [triomphe...

Et il s'arrêta, cherchant une rime. Mais vainement se frappa-t'il le front et s'ébourrifa t'il les cheveux, vraiment interrogeat-il le dictionnaire des rimes de Quicherat, il ne trouva pas de rime à triomphe, car il n'y en a pas, disait l'auteur du récit. Et le jeune homme se résigna à subir la vie jusqu'à ce qu'il eût rencontré sa rime.

Il doit être mort depuis longtemps et tout au moins depuis 1886, car à cette époque M. Philippe Berthelot composa un sonnet que rappelle un de nos confrères et dont la rime était "omphe". Ce sonnet était dédié à M. de Heredia, et il excita l'enthousiasme de son groupe.

M. Philippe Berthelot avait procédé par voie méthodique pour trouver des rimes à "omphe", et il en avait découvert quatorze! Il existe un mot grec *gomphoi* (clous). Il est donc certain, *a priori*, que l'on s'est servi de cette racine pour former des mots. En effet, dans les recueils détaillés d'histoire naturelle et de botanique, on trouve un certain nombre d'insectes: gomphe, gromphe, et des plantes, des arbres: romphe, stromphe.

Il y a mieux: il est en Thessalie une ville où vécut Alexandre (Plutarque en parle) et qui s'appelle: "Gomphoi"; la ville de Gomphe existe encore actuellement.

Enfin, l'histoire relate le célèbre coffret à clous d'or [chrysogomphe], contenant un Homère, qu'Alexandre portait toujours avec lui et qu'il conserva pendant toute la campagne d'Asie.

UNE FARCE PLAISANTE

M. Baude de Maurceley raconte, dans le "Gil Blas", une farce assez plaisante que se permit M. de Galliffet, longtemps avant de devenir ministre de la guerre:

Quand il fut nommé lieutenant aux spahis, Galliffet, alla, après un long et pénible trajet, s'embarquer à Marseille, pour se rendre à Alger. En ce temps, les paquebots manquaient de confort, les "secondes classes" qui étaient désignées aux officiers subalternes n'étaient guère plus hospitalières que les "troisièmes".

Que fit le lieutenant de Galliffet? Il s'adressa au capitaine du navire pour obtenir le droit d'occuper une cabine des "premières" en payant un supplément.

—Volontiers, répondit le marin, mais j'ai un passager militaire, un chef de bataillon d'infanterie, à qui vous devrez demander l'autorisation de voyager dans la même classe que lui. Le règlement est formel.

Le jeune lieutenant de spahis présenta donc, très respectueusement, sa requête au commandant fantassin, brave homme, mais un peu brutal.

—Si j'ai bien compris, lieutenant, s'écria l'ancien, vous voudriez voyager dans la classe des officiers supérieurs!

—Tout en conservant mes distances, oui, mon commandant.

—Alors, j'irais donc aux "secondes", moi, officier supérieur, puisque la consigne interdit aux officiers supérieurs de frayer avec les officiers subalternes sur les bateaux?

Le lieutenant n'insiste point, mais il a décidé de se venger. Il ordonne à son valet de chambre d'endosser ses vêtements civils à lui, Galliffet l'installe en première classe et bourre ses poches d'argent.

—Vous vous trouverez, lui dit-il, aux "premières", en relation avec un chef de bataillon d'infanterie; vous lui conterez que vous avez quitté la France pour aller coloniser de l'autre côté de l'eau; à table, vous lui offrirez du vin de Champagne; ensuite vous lui ferez un partie de piquet ou d'écarté, en ayant bien soin de toujours perdre.... Quand vous n'aurez plus de monnaie vous viendrez m'en demander.

Jean exécuta à la lettre les ordres reçus et, après quelques heures de traversée, le brave commandant ne pouvait plus se passer de lui.... "Voilà, disait-il, un bien charmant compagnon!"

Lorsque le paquebot entra dans le port d'Alger, l'officier supérieur se promenait sur le pont, une main familièrement appuyée sur le bras de son nouvel ami.

Le lieutenant de Galliffet allait bientôt savourer sa vengeance. Le navire avait ralenti sa marche et manœuvrait doucement. Les passagers, groupés contre les bastingages, se faisaient apporter leurs valises. Le commandant et Jean venaient de s'arrêter à quelques pas de Galliffet.

Alors, celui-ci, d'une voix de stentor, s'adressant à son valet de chambre:

—Jean! vous n'oublierez pas mes bagages aux "secondes"!!

Et Jean, lâchant le bras de son compagnon ahuri:

—J'y cours, mon lieutenant!

M. de Galliffet a fait des plaisanteries meilleures, mais toutes ne sont pas aussi aisées à raconter.

JULES CÉSAR ET LA PRESSE.

Jules César, qui fut l'inventeur de la cryptographie, eut la première idée de la puissance de la presse. Croyons-en l'article que vient de publier la "Nuova Antologia," et qui donne un bon aperçu de l'état des connaissances relatives à ce grand sujet. L'auteur nous assure que les journaux ne furent pas inventés, comme on l'a trop dit, après la prise de Numance. Ce fut César qui, dans le temps de son premier consulat, inventa les *Acta diurna* et en fit un instrument contre le Sénat. César comme chacun sait, était le chef du parti populaire. Il avait à ses ordres des agitateurs comme Clodius. Le journal lui rendait les mêmes services. Ainsi les premières feuilles périodiques ne furent pas une gazette officielle, mais une arme politique. Ces "Acta" différaient de nos journaux bien moins qu'on ne le croit. Ils avaient les mêmes rubriques: faits divers, nouvelles politiques, échos, nécrologie, calendrier et fêtes religieuses, courrier des théâtres, chronique judiciaire, nouvelles des provinces, texte des lois et résultat des élections, enfin compte rendu du Parlement, je veux dire du Sénat. Le style en était laid, hâtif, bâclé à l'aide de phrases toutes faites, d'une langue fort mélangée et toute tachée de locutions grecques. Tout cela ne peut que trop passer pour vrai de nos jours, à l'hellénisme près, qui n'est pas le défaut principal des feuilles publiques. Les textes du temps mentionnent des reporters. Il se fonda vite une presse provinciale aussi bien que des journaux spéciaux, lesquels furent principalement des gazettes militaires. Au temps où fut rédigé le Code théodosien, le journalisme était déjà une profession; il s'y trouve désigné par son équivalent exact: *diurnarius*.

KATE GREENAWAY.

Greenaway, Kate Greenaway est morte.

Elle devait être très vieille, semblable à une de ces placides aïeules à bésicles qu'elle avait accoutumé de peindre, assises sur des chaises basses devant le seuil des petites maisons familières, et dont le gras et frais visage sans rides, encadré de boucles d'argent bien roulées, reflète en ses prunelles limpides l'heureuse quiétude des âmes pures, simples et tendres; inlassables, elles tricotent, tricotent, tricotent! parfois, à leurs pieds, un gros chat arrondit son dos hérissé.

C'est ainsi qu'il faut se représenter cette vieille grand'mère, dont nous apprenons aujourd'hui qu'elle est morte, sans avoir su hier qu'elle vivait encore. Kate Greenaway, c'était surtout un nom—un nom joli, d'un joyeux heurt de vives syllabes argentines — qu'on prononçait, qu'on prononcera encore, puisqu'il désigne un genre aimable et charmant, puisqu'au printemps, quand tout reverdit — dans Greenaway il y a "green" — quand la neige des pommiers couvre les gazons et que les massifs fleurissent, aux jardins propreté et ratissés, ce mot: "Greenaway" nous vient irrésistible, aux lèvres, pour désigner ces coins de nature, aimables, d'une grâce polie, un peu civilisée, un peu artificielle mais si riante, qui ont l'air de copier les pages d'album de Kate Greenaway après les avoir inspirées.

Notre enfance aima Kate Greenaway, parce que Kate Greenaway aima notre enfance et toutes les enfances. Petits visages étonnés de tout, candides, aux contours ronds, aux chair fermes trouées de fossettes, aux claires, vives et transparentes prunelles, et vos expressions si diverses, si fugitives et si ardentes; petits corps grêles, menus et vos gestes incertains de caresse et de confiance, attitudes maladroites et si gentiment gauches d'équilibre mal assuré, petites âmes ingénues et fragiles, vos joies et vos douleurs naïves, vos colères, vos peurs, vos égoïsmes, vos pitiés, vos qualités et vos défauts, votre sensibilité si proche encore de la nature qui vous est indulgente, vous n'aurez jamais de plus dévouées admiratrices, confidentes et interprètes que cette vieille mère grand, dont le meilleur du talent fut une tendresse.

J'ai feuilleté tout à l'heure, avec une émotion revenue de si loin déjà, les pages de ces albums qui s'appelaient "Ma mère l'Oie," ou "Sous la fenêtre" et "l'Alphabet," et j'ai regardé avec mes yeux d'homme ce qu'avaient regardé mes yeux d'enfant. C'est d'un art simple, mais complet et charmant. On voudrait vivre dans cette petite nature heureuse et ensoleillée, si bienveillante. Les prés sont verts; les façades des cottages éclatent de blancheur; des haies vives se dressent contre le ciel limpide; il n'y a pas la plus petite place où se puisse cacher un souci, une angoisse, une peine. Et dans ce décor fleuri toute une petite humanité court vêtue, les cheveux débordant des immenses capelines, joue parmi les fleurs; les petites filles sautent à la corde; des petits bonshommes poursuivent leurs ballons. Et il y a là aussi les silencieux amis de l'enfance, les bêtes, le grand lévrier aux oreilles couchées, le chat égoïste et taquin, la vache au mufle caressant... Et les femmes, les mères et les grandes sœurs vigilantes... Il y a tout cela et bien d'autres choses encore, bien d'autres enchantements...

Ouvrez avec précaution ces albums aux claires couvertures. Vous y retrouverez peut être bien des admirations et bien des émotions anciennes restées là, oubliées entre les pages.

Ce sont des herbiers sentimentaux. Et toutes les herbes ne sont pas encore desséchées....

X.

THEATRES.

THEATRE AUDUBON.

Voici le théâtre Audubon tout à fait lancé. Il vient de faire son troisième début dans "The White Squadron," et le succès de cette semaine est plus brillant que ceux des deux semaines précédentes. Nous en félicitons chaleureusement le directeur.

THEATRE CRESCENT.

Il y avait hier matinée au Crescent, la salle était comble et enthousiaste. On a applaudi à outrance "The Belle of New York," le grand succès du moment.

Intéressant spectacle, superbe mise en scène. C'est un succès franc et durable.

GRAND OPERA HOUSE.

La direction du Grand Opera House a eu une excellente idée quand elle s'est avisée de reproduire une fois de plus "Mme Sans-Gêne". C'est une délicieuse comédie qui a déjà fait le tour du monde et que l'on revoit toujours avec plaisir.

Demain, grande matinée, à l'occasion du Thanksgiving Day.

FAUST A L'OPERA.

Nous voici à la seconde semaine de notre saison lyrique, et sauf M. Dupeyron, fort ténor, tous les sujets des deux troupes—grand opéra et opérette—ont débuté devant notre parterre.

Nous croyons ne pas nous tromper en affirmant que l'impression générale est excellente; que tous les sujets ont plu et plairont encore davantage à mesure que nous marcherons plus avant dans la saison, parce que l'occasion leur sera donnée de se faire entendre dans des rôles divers, qui leur permettront de faire valoir leurs véritables mérites.

Le public ne semble pas tenir suffisamment compte des conditions dans lesquelles se poursuit à la Nouvelle-Orléans une exploitation théâtrale. Nous voulons un répertoire varié, qui comprenne les chefs-d'œuvre de l'école ancienne et les œuvres de l'école nouvelle, et où est grande notre exigence, c'est quand nous demandons aux interprètes de ces œuvres l'impeccable correction ou plutôt la perfection.

Quiconque suit avec attention le mouvement littéraire comme le mouvement musical, sait que dans l'un et l'autre de ces domaines, l'évolution est constante.

Berlioz, Weber, Beethoven, Mendelssohn, Meyerbeer, Gounod ont donné à l'harmonie une considérable extension. De cette précieuse et inépuisable source, ils ont tiré des richesses que ne semblaient pas soupçonner d'autres compositeurs célèbres.

S'imagine-t on l'étonnement de l'auteur de la *Dame Blanche*, s'il revenait à la vie et entendait la musique Wagnérienne. Loin de nous la pensée de contester la haute valeur du maître allemand qui appartient à la catégorie des esprits hardis et novateurs mais qui, bien qu'ils s'écartent de la manière de leurs aînés, de leurs traditions, font avancer l'art.

Wagner tout en étant un outrancier de l'harmonie, n'en a pas moins des inspirations mélodiques; mais ces mélodies traversent à peine ses œuvres; il fait, en cela, ce que Saturne faisait de ses enfants: il les dévore, il les étouffe à leurs naissance..

Si nous nous livrons aux observations qui précèdent, c'est que nous voulons faire ressortir l'immense difficulté qu'ont à vaincre, quand ils y parviennent, les impresarii de nos jours pour grouper dans un cadre relativement restreint, des sujets capables d'attaquer tous les répertoires, d'interpréter toutes les écoles et d'y remporter des succès.

Avec un budget qui n'est pas absolument *nababesque* un formateur de troupe, disons nous, si on nous permet d'ainsi exprimer notre pensée, doit nous amener une troupe se rapprochant autant que possible de la perfection; une troupe dont les forts ténors puissent nous chanter aujourd'hui *Robert le Diable*, *Roland à Roncevaux* et des opéras de cette facture qui exigent une voix puissante, claironnante, et demain, passer au répertoire dit de traduction, qui demande moins de poumons, mais du style, de l'art dans le chant, des coloristes, des pastellistes.

Si donc, au lieu d'avoir deux ténors comme on a M. Roberval, il en avait quatre ou cinq, il ne lui serait pas malaisé de nous servir chaque soir de spectacle un régal sur lequel ne retrousseraient pas le nez les gourmets les plus délicats. Et ce que nous disons ici des ténors, s'applique également aux autres chanteurs; mais le ténor semble être l'artiste que les compositeurs ont cherché le plus à tarabuster; on semble entendre crier les compositeurs à leurs interprètes, au bout de chaque phrase qu'ils ont écrite: casse cou!

La nature qui n'a pas les mêmes prodigalités pour tous, a donné aux ténors qui passent l'hiver avec nous, MM. Henderson et Dupeyron, des voix fort belles que par des études constantes, bien dirigées, ils ont assouplies, arrondies et développées. Peut-être plus tard, ferons-nous quelques réserves à cet égard.

La représentation de *Faust* hier soir a été une des plus brillantes, des plus complètes qui aient été données ici.

Pour rendre compte de cette soirée par le menu, il nous faudrait un cadre bien moins exigu que celui qui nous est laissé, et puis l'heure tardive à laquelle elle s'est terminée ne nous permettrait pas de rendre à chacun des artistes les éloges qui lui sont dûs.

Si notre population a à cœur ses intérêts et comprend l'avenir de ses plaisirs, elle ne refusera pas ses encouragements à une Direction qui fait grandement, opulemment les choses. *Méphistophélès* au service de qui M. Bouxmann mettait sa voix si belle et si juste toujours, a été très animé. Quand on remplit ce rôle c'est alors qu'il faut avoir le diable au corps, et il l'a eu.

M. Vilette a fait un excellent Valentin; aussi a-t-il eu sa bonne part d'applaudissements.

Mlle Laye, elle aussi, a fait ample moisson de lauriers; elle a fait un gracieux Siebel.

Mme Mico a su donner au rôle secondaire qu'elle remplissait un cachet d'originalité des plus comiques. Dame Marthe—*la voisine est un peu mûre*—telle que Mme Mico nous l'a représentée, est une de ces vieilles alertes et vertes à qui un compliment fait perdre l'équilibre, chavirer la tête, et qui, oubliant leurs maris défunts, sont toutes disposées à rallumer les flambeaux de l'hyménée.

Mme Chambellan nous a donné une *Marguerite* fort gracieuse. Elle a dit avec infiniment de coquetterie son air des Bijoux

M. Henderson que l'on attendait dans le rôle de *Faust* a pleinement confirmé l'opinion excellente que l'on avait conçue de son talent. Peut-être sa voix s'est elle laissée un peu couvrir par l'orchestre, mais la faute n'en est *pas* à lui. Il s'est montré soucieux des teintes et des demi-teintes dans son air: *Laisez moi contempler ton visage!* Il nous semble observer le défaut d'une qualité chez lui. Les notes qui demandent de la vigueur nous semblent arriver un peu trop tardivement. Néanmoins, la soirée d'hier lui a valu un beau et légitime succès.

Les chœurs ont marché avec un ensemble parfait; il en est un même qui a eu l'honneur d'un *bis*.

Le Ballet au quatrième acte dans la *Nuit de Walpurgis* a été brillant, on se fût crû à une fête babylonienne.

LAURE NIETTE.

THEATRE TULANE.

Les succès excellents qu'obtient "Way Down East" au Tulane prouvent une fois de plus que l'on peut réussir dans le drame sans grandes scènes tragiques, sans coups de révolver ni de coups de poignard. Rien de patriarcal comme cette pièce.

Demain, matinée à l'occasion du jour d'actions de grâce.

L'ESPRIT DES AUTRES

Mme L.... est loin d'être farouche; sur ce point spécial, sa réputation est parfaitement assise.

Hier, son mari se précipitait chez son médecin:

—Ah! docteur, venez vite, ma femme vient d'avoir une faiblesse.

Et le docteur étourdiment:

—Pour qui?

A LA REMORQUE

Press Associée.

Manille, Philippines, 26 novembre—Le navire éclaireur américain Gene Alva[illegible] a été remorqué à Sorosorgon, au [illegible] de Luzon, avec son mât brisé.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 100 Commencé le 29 juillet 1901

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

BATARDS!

XXXVIII

UN FAMILLE.

Suite.

—Quand tu l'as aimée, as-tu songé qu'elle n'était qu'une simple fille de ferme? Quand tu l'as prise de force à la cabane de l'étang des Aulnes, ne la trouvais-tu pas de la même race que toi? Quand tu l'as rendue mère, t'es-tu dit que son sang ne valait pas le tien? C'est alors qu'il fallait réfléchir et t'arrêter devant ce ridicule obstacle. Rose Broudin est une honnête fille dont tu as brisé la vie, empoisonné l'existence! Tu l'as déshonorée!.... Elle s'est réhabilitée sans toi.... Elle a reconquis l'estime de tous par une conduite exemplaire, et si tu veux rentrer en toi-même, tu te diras qu'il n'est pas bien sûr qu'en consentant à devenir marquise de Rambert, à l'heure actuelle, ce ne soit pas elle qui se sacrifie par dévouement pour un fils qui, comme Marie Madeleine et pour d'autres raisons, a causé tant de douleurs et de hontes à sa mère!...

Le marquis objecta mollement:

—Et le monde, que dira-t-il?

Prayssac se promenait, les deux mains dans les poches de son veston.

L'entretien prenait une autre tournure que celle qu'il aurait pu craindre.

Il haussa les épaules et riposta du tac au tac:

—L'as-tu consulté quand tu es allé à l'étang des Aulnes, le monde? Penses-tu d'ailleurs qu'il s'occupe beaucoup de tes affaires depuis si longtemps que tu as rompu avec lui? Es-tu certain que si tu te maries, sans éclat comme sans mystère—et c'est ton droit—à la petite église de Blanchelande et à la mairie de cette modeste commune, ton union avec la mère de ton fils aura plus d'importance à ses yeux que n'importe quel fait divers, l'assassinat d'une vieille rentière isolée ou l'écrasement d'un piéton par un automobile? Et enfin si tu tiens tant à savoir ce qu'il pensera, ce monde en putréfaction dans lequel on ne s'occupe que de filles, de cabotins et d'argent, où on n'adore que les écus, veux-tu me permettre de te l'apprendre?

—Ne te gêne pas!

—Il se dira que M. le marquis Maurice de Rambert Lucenay avait été jadis sur le point de faire un mariage d'argent en épousant une jolie fille qui s'appelait Mathilde Pernette et qu'il en fait un autre infiniment plus brillant avec Rose Broudin, sœur de Pierre Broudin, devenu M. Turner, un des plus grands propriétaires d'Australie et l'un des capitalistes les plus riches du monde. D'ailleurs est-ce là ce qui doit diriger un homme comme toi et exercer une influence sur ses déterminations? C'est à l'opinion des honnêtes gens qu'il faut t'en remettre, et voici ce qu'elle dira, elle:—Le marquis de Rambert avait un fils d'une excellente femme devenue sa maîtresse autrefois pour une raison ou pour une autre. Il a voulu légitimer cet enfant par son mariage avec la mère. Il a ainsi accompli un devoir et assuré la tranquilité de ses vieux jours en se donnant une compagne digne de lui et en adoptant des enfants qui l'entoureront d'affection et de respect! Et dans quelques années, quand tes cheveux auront blanchi et que, plus loin encore des événements qui ont ébranlé deux familles jusque dans leurs fondements, tu songeras à l'issue fatale qu'ils pouvaient avoir, tu te féliciteras de ce dénouement meilleur que tous ceux que tu aurais pu souhaiter. Voilà mon avis.

Il s'arrêta et dit:

—Tu me permets d'emporter ce papier?

Il tirait de sa poche le manuscrit de la baronne d'Orvilliers et le tendait à son beau-frère qui répondit:

—A une condition.

—Je comprends.... Tu veux qu'on sache que c'est toi qui me l'as donné?

—Parfaitement.

—Mais mon pauvre Maurice, il ne me serait jamais venu à l'esprit de dire autre chose.

—Allons, fit le marquis en lui tendant la main, tu es un véritable ami.

Le Gascon riposta:

—Je n'ai pas beaucoup de prétentions, mais j'ai celle-là!

—Tu ne me demandes pas d'où je viens?....

—Je l'oubliais.... C'est?....

—Du Prieuré.

—Tu y étais donc?

—Depuis trois jours.

—Dans quel but?

—Pour voir Rose et lui parler.

—Tu l'as vue?

—Et je lui ai parlé. Auparavant j'avais réfléchi....

—A quoi?

—A ceci que la haine est un fardeau lourd à porter.

—A la bonne heure!

—Depuis que madame d'Orvilliers n'est plus avec nous, la vie que je menais, possible en sa présence, m'est devenue un supplice. La rancune qu'elle entretenait en moi me produisait l'effet d'un poison.... Les compagnons que je recevais m'étaient odieux, et, pour être sincère jusqu'au bout, le souvenir de Rose me poursuivait sans cesse. La visite de son fils m'a porté le dernier coup et les prières de Louise, ses angoisses, m'ont ému et fait comprendre l'odieux des manœuvres dont elle était victime.... Enfin j'ai vu dans la rencontre de Marcel et de Marie-Madeleine je ne sais quoi de providentiel qui contenait un avertissement.... Alors....

Il s'arrêta un instant comme un pur-sang qui se cabre devant l'obstacle.

—Alors, reprit-il avec effort, j'ai donné rendez-vous à Rose, bien que je sois convaincu qu'elle ne saurait m'aimer....

—Pourquoi?....

Le marquis ne répondit pas et continua, d'une voix sèche:

—Mais comme tu l'as dit, elle pouvait se sacrifier. Je lui ai donc proposé un marché.

—Qui consistait?....

—Si elle consentait à devenir marquise de Rambert, je légitimerais son fils....

—Elle a accepté?....

—Sans enthousiasme.

—Mais enfin elle a cédé?

—Oui.... Tout est convenu.. Dans quelques jours dès que les formalités seront remplies, je retournerai à Blanchelande.

—Et le mariage aura lieu?....

—Sans autres témoins que ceux qui sont indispensables.

Il ajouta à voix basse:

—C'est arrêté....Ai-je eu raison et qui peut dire quel avenir sera le nôtre!....

Le "beau Maurice s'exprimait avec hésitation, comme on marche sur un terrain mouvant, hérissé de périls et de difficultés.

Et comme Prayssac lui demandait doucement:—Tu as pris le bon chemin....Le regretterais tu donc?.... Il s'emporta.

—Je te comprends, dit-il, tu t'étonnes et tu me blâmes de ma haine persistante, des mauvais conseils qu'elle me donne, des odieuses actions auxquelles elle m'a poussé, je ne le nie pas! C'est que tu ne connais pas le fond de mon âme, la torture à laquelle je suis soumis depuis vingt ans! Tu parles de Rose Broudin et tu m'engages à l'épouser. Il y a des années que j'en ai eu la première pensée. Cela m'est venu le jour où je l'ai connue grande, belle, plus désirable que toutes les femmes de notre monde que je connaissais. Je confessai à mon père cette passion ou du moins je la lui laissai pressentir. Il ne me répondit que par un de ces regards de pitié qui m'auraient fait rentrer dans les entrailles de la terre! Alors je crus que pour apaiser les désirs furieux qu'elle m'inspirait, il me suffirait d'en faire ma maîtresse. Je me flattais que ce caprice une fois satisfait, ce serait la guérison et, dans une minute de folie, je brisai ses résistances obstinées. A dater de cette minute j'ai été perdu. Impossible de l'oublier. Distractions, débauches, jeu, orgies, rien n'a pu l'écarter de ma pensée. Je suis retourné au Prieuré. Je l'ai revue. Peut-être l'aurais-je décidée à quitter sa maison, son père et sa famille. Pierre Broudin s'est mis entre nous et tu sais ce qui est arrivé. Depuis cette heure néfaste, mon existence n'a été qu'un enfer. Toujours la pensée de Rose me poursuivait. J'aurais voulu l'enlever et m'enfuir avec elle dans un désert. Elle avait été la cause du mal. Elle seule pouvait en être le remède...Le sentiment de l'honneur et l'orgueil de son frère l'ont tenue éloignée de moi comme l'orgueil de mon père et de ma tante d'Orvilliers m'interdisaient de tourner les